

WILLIAMS SASSINE, L'ICONOCLASTE

(1944-1997)

Une grande part de la vie de Sassine fut contrainte au nomadisme. Fils d'un Libanais chrétien et d'une Guinéenne musulmane, il dut quitter à 19 ans sa Guinée natale, parce qu'il était en rupture avec les méthodes du régime dur alors en place. Exilé, il fera des études de mathématiques qu'il enseignera ensuite, coûte que coûte, dans divers pays de l'Afrique de l'Ouest (Sénégal, Côte d'Ivoire, Sierra Leone, Liberia, Niger, Gabon et Mauritanie). Parallèlement à ses combats de survie, la passion de l'écriture s'est emparée de lui.

Saint Monsieur Baly (1973) est le chemin de croix d'un vieil instituteur qui, au moment de sa retraite, quelque part en Afrique de l'Ouest, cherche (encore ? enfin ?) à se rendre utile en ouvrant à ses propres frais une école pour enfants mendicants, handicapés, laissés pour compte, abandonnés par un Etat égoïste. Malgré le titre, nul angélisme dans cette histoire où un homme ordinaire, faillible, lutte pour ce qu'il estime être juste et, par conséquent, nécessaire. Jusqu'à la ruine et l'échec. Si l'on se borne aux apparences.

Wirryamu (1976), parabole à la fois réaliste et tragique, entrecroise plusieurs destins qui seront presque tous broyés par la folie meurtrière de l'acharnement portugais dans les ultimes soubresauts de son "empire" colonial d'Afrique. Angola ? Mozambique ? Guinée-Bissau ? Ce n'est pas ce qui importe mais bien le fait qu'en quelques journées, vécues pratiquement heure par heure, dans un montage parallèle serré, les protagonistes vont converger vers un dénouement terrible : l'extermination de tout un village au nom d'une civilisation barbare. Mais les personnages en cohorte (le voyageur moribond, l'albinos expiatoire, le prêtre obsédé par la chair, l'officier jusqu'au-boutiste, les petits hôteliers minables, l'étudiant portugais otage, les combattants de l'indépendance, etc.) frappent presque tous par la densité et la complexité de leurs vies intérieures. Ils sont intenses, loin des stéréotypes. Et les plus humains d'entre eux survivent bien au-delà de leur mort.

Dans *Le jeune homme de sable* (1979), c'est toujours le tragique qui prime : révolte du fils contre le père, de l'étudiant contre "l'ordre" établi, de l'idéaliste contre les tabous sociaux, moraux, psychologiques. Mais si l'idéal s'effrite dans les contradictions et le drame et finit par se perdre dans le désert – physique et spirituel –, l'issue n'est pas que désespérance : décanés, les actes vrais nourrissent encore ceux qui suivent.

Les personnages principaux des romans de Sassine ne sont jamais des figures banalement "positives". C'est leur part de doute, de tâtonnements, de fracture qui les rend humainement attachants, proches de nous. Ce ne sont pas des héros. Entre leur besoin d'utopie et la conscience aiguë de la fragilité de tout destin, ils errent, ils cherchent, et parfois ils trouvent un trésor sans prix : la lucidité.

Ce n'est donc pas une rupture avec les œuvres précédentes qui s'exprime dans le roman que je tiens pour son chef-d'œuvre : *Le Zéhéros n'est pas n'importe qui* (1985). Parlons plutôt de mutation : le tragique, ici, épouse l'humour et réinvente la satire. Pour le vif plaisir du lecteur, qui jubile à chaque page, à chaque ligne, et sait pourtant que cette dérision "hénarume", picaresque et imployable, est une forme de catharsis face à l'horreur et l'absurdité subies par tant de Guinéens, à l'intérieur ou hors du pays.

En deux parties, le livre retrace l'odyssée bouffonne du Zéhéros, anti-héros ou, mieux, héros nul, réfugié "économique" qui, un jour, a quitté la Guinée de l'inflexible et redoutable Sékou Touré. Il est parti chercher fortune ailleurs, dans un quelconque pays proche, une de ces ex-colonies françaises qui, en 1958, acceptèrent de dire oui à de Gaulle et abritèrent durant des décennies un néo-colonialisme aussi tenace que vorace. C'est alors quasiment partout la même farce : mesquinerie, racisme flagrant ou rampant de bourgeois blancs "expatriés", repliés dans leurs fêtes médiocres ; impuissance, veulerie plus ou moins servile d'Africains aliénés, en particulier dans le microcosme des exilés guinéens. La mort de Sékou Touré et la fin de son régime vont jeter un pavé dans la mare.

Ainsi Camara, petit employé dans une firme européenne, quidam de peu de consistance (il n'a ni grande ambition ni talent particulier, juste une vie amoureuse ratée et un gros dadais de fils), se retrouve-t-il propulsé, par un calcul de son patron, au rang de vedette politique : on chuchote qu'en réalité il n'était pas n'importe qui, mais plutôt un grand opposant forcé de bien cacher son jeu. Et à ce jeu, il va se prendre : gloriole et découverte des plaisirs toubabs, alcool, tabac, siestes torrides avec une Blanche allumée par son potentiel. Puis c'est l'épreuve de vérité et l'aventure du retour au pays.

Plongée en Absurde, caricatures au vif, jeu encore, mais cette fois, de massacre moral dans une Guinée humainement ravagée. Qui fut bourreau, qui fut victime ? Quel est cet étrange lien qui réunit, dans le non-dit, un peuple de survivants ? Et qu'ont à se dire, à s'offrir, ceux qui "rentrent" et ceux qui sont restés ? Camara, dans ses déboires, le long de retrouvailles grotesques, mûrit, se désillusionne, voit son regard devenir scalpel. Dégriisé, le héros de pacotille repart vers la terre d'exil.

Il serait erroné, je pense, de ne voir dans ce roman, partout irrigué d'un tragique burlesque, qu'une manifestation, littérairement brillante, de l'afropessimisme. Certes, le constat est décevant, le rire est jaune et grinçant. Le désespoir affleure, suite derrière les pantalonnades et les charges débridées. Mais précisément, l'humour, même très "noir", même sardonique, n'offre-il pas la preuve éclatante de la lucidité d'une conscience meurtrie mais qui refuse toujours d'abdiquer ? Là réside sa dignité !

Après des années d'errance, Sassine rentra à Conakry.

Contrairement à son Zéhéros, il n'en repartera plus et ne se départira jamais de sa propre indépendance, de sa seule richesse, la liberté de pensée, qu'il

exprimera quelques années encore dans les pages d'un journal satirique guinéen, *Le Lymx*, où il publie des "*Chroniques à Sassine*", célèbres pour leur ton incisif. Puis, usé, consumé, il meurt en 1997. Il avait 53 ans.

Mémoire d'une peau (1998), son ultime roman, est donc un ouvrage posthume. Cette fois, le sujet majeur n'est plus social ou politique, comme dans les œuvres précédentes. Ce qui domine ici, c'est le psychologique, à travers un narrateur gorgé de cynisme et du goût de la destruction (d'autrui et de lui-même). Le lieu : une petite ville d'Afrique où quelques notables s'ennuient. Le temps : une nuit d'alcool, de séductions, détrotisme, de mensonges hallucinés et de vérités conquises à peine. Un toubillon, un gâchis pour un triangle de hasard. Le narrateur albinos (et ce détail n'est pas neutre), mal dans sa peau dans tous les sens du terme, séduit, par jeu, par défi, une jeune étrangère, africaine elle aussi, mais mariée à un Français, apparemment fatot, amorphe Coucherie de revanche "raciale" ou moment de grâce ? Amour fou ? Mais le narrateur, manipulateur kamikaze, cherchera aussi à séduire le mari, à jour de l'humilier. Et il lui assènera brutalement la "trahison" de sa femme. Tout ce carnage psychologique laisse pourtant encore filtrer l'inlassable quête de la lucidité.

On ne peut ici commenter longuement tous ses autres écrits : *L'Alphabète* (1982) chez Présence Africaine, fraîches fables poétiques destinées à la jeunesse (et cette attention portée à l'enfance contredit toute vision réductrice qui confinerait Sassine au sarcasme et à l'amertume) ; *Légende d'une vérité* (1995, Ed. Le bruit des autres), une pièce de théâtre onirique sur le désir d'immigrer, ou encore *L'Afrique en morceaux* (1994, Ed. Le bruit des autres), série d'apologues et de courtes nouvelles, caustiques, rageuses parfois, et dont l'une, évoquant le délire meurtrier qui s'empara au début des années 90 des Mauritanais et des Sénégalais, dans des pogroms mutuels, a fourni le titre de ce recueil. Enfin il y eut *Les indépendants-tristes*, pièce inachevée, plus tard montée et enrichie de nombreux extraits pris à l'ensemble de l'œuvre par le Belge Jean-Claude Idée (1997, Ed. Le bruit des autres).

On l'aura compris, j'espère : l'écrivain Williams Sassine (qui aimait se dire écri-vain, toujours par dérision extrême) ne fut pas n'importe qui.

J-P. J.